

—Avec vous ?... Avec vous ?... Non, c'est fini... Jamais !

—Comment ?... Tu ne veux pas ?... Tu me repousses !...

—Jamais ! vous dis-je.

Et se dégageant avec violence :

—Ne s'approchez pas !... Ne me touchez pas !... s'écria-t-elle.

« Oh ! tenez, rien que de vous voir, ça me fait horreur !... »

Elle le fuyait, détournant la tête avec une expression d'irrésistible répulsion.

Toutefois, Bertrand la rejoignait au moment où elle arrivait vers la maison près de laquelle Appyani venait d'apparaître.

Alors, elle consentit à s'arrêter, pour lancer à Bertrand, ces dernières paroles :

—Ah ! ça vous étonne, n'est-ce pas, de m'entendre vous parler comme je le fais... moi qui ai supporté tant de mauvais traitements sans me plaindre...

—Marie !...

—C'est que dans ce temps-là, je l'avais, lui, pour me consoler !...

C'est que dans ce temps-là, vous ne faisiez souffrir que moi seule...

« Je n'étais qu'une femme malheureuse et je me résignais... »

« Mais, vous m'avez condamnée à être une mauvaise mère !... Il n'y a plus rien de commun entre nous ! »

« Allez-vous-en !... je ne vous connais plus ! »

Elle se retourna, bien décidée cette fois à ne pas se laisser accompagner.

Bertrand la suivit en pleurant.

—Marie... Je ne chercherai pas à me justifier... je ne le pourrais pas !... je ne chercherai pas à te faire comprendre tout ce qui se passe dans mon cœur !... Je... je ne le pourrais pas.

« Puisque tu me chasses, je ne te demande plus qu'une chose... »

« Dis-moi à quoi on doit reconnaître mon fils... sur quels indices on pourra nous le rendre. »

Marie-Jeanne se tourna brusquement vers son mari et pendant quelques secondes, celui-ci put croire qu'il avait réussi à désarmer sa colère.

Mais la malheureuse femme repoussa la demande avec une énergie nouvelle.

—Je ne vous le dirai pas ! s'écria-t-elle en se croisant les bras, d'un air d'inflexible résolution.

—Pourquoi ?... Pourquoi ?...

Et Bertrand laissait voir la douloureuse déception qu'il éprouvait.

—Vous voulez savoir pourquoi ? répondit Marie-Jeanne hors d'elle-même et emportée dans une furibonde exaspération.

« Je vais vous l'apprendre ! »

« Parce que vous êtes sur la route du bagne, et que je ne veux pas qu'un jour vous en montriez le chemin à mon fils. »

Bertrand bondit sous ce coup qui le cinglait avec violence.

Il eut un mouvement de révolte, presque de menace.

—Prenez garde, Marie ! dit-il d'une voix pleine de fureur.

—Oh ! vous pouvez me tuer, dit Marie-Jeanne, en pleurant, ça m'est bien égal... pour le bonheur que j'ai à présent !

Bertrand eut alors un geste de découragement.

—Mais rien ne peut donc te fléchir ? exclama-t-il.

—Rien ! répondit-elle.

Et pour mieux accuser sa volonté inflexible, elle ajouta :

—Je serais mourante que je ne vous dirais pas ce que vous me demandez.

Puis elle voulut mettre fin à cette épreuve qui lui torturait l'âme.

—Je n'ai plus rien à vous dire ! prononça-t-elle en s'éloignant de son mari. A présent, je vous défends de me suivre.

Mais Bertrand ne tint pas compte de cette défense.

Il voulait encore tenter de ramener sa femme à des sentiments plus miséricordieux. Et c'est en pleurant de vraies larmes qu'il lui dit :

—C'est mal, Marie, c'est bien mal de me traiter comme tu fais ; si coupable que j'aie été, je suis assez puni ; tu ne devrais pas tant m'accabler.

Ils avaient, l'un suivant l'autre, fait quelques pas de plus. Ils étaient maintenant si près de la maison dépassant l'alignement de la rue, que le docteur Appyani entendait tout ce qu'il disaient.

Et, depuis que Bertrand avait demandé à quels signes, à quels indices il pourrait reconnaître son fils, Appyani était tout oreilles.

Cette fois encore le hasard devait le servir.

Marie-Jeanne avait consenti à s'arrêter un instant, et Bertrand en profita pour tenter un dernier effort.

—Alors, tout est bien fini entre nous, dit-il, et, plus tard, quand nous serons morts tous les deux, moi par le désespoir et le remords... toi par l'isolement, par l'abandon...

« Car je te connais... si je ne te rends bientôt notre enfant, tu ne vivras pas, pauvre Marie-Jeanne !... »

« Et quand nous ne serons plus, continua-t-il en baissant la voix, personne ne pourra lui dire : « Voilà où repose votre mère ; c'était une brave et digne femme qui vous aimait bien... » »

La voix de Bertrand se noyait dans les larmes.

Le pauvre affligé dut faire un effort de volonté et contenir ses sanglots, pour pouvoir continuer :

—Personne ne pourra lui montrer la croix de bois devant laquelle il devra prier à genoux...

« Non, s'écria-t-il avec véhémence, non, Marie, non ; c'est impossible, tu ne peux me refuser plus longtemps... tu ne le peux pas... »

« Maudis-moi, quitte-moi. »

« Mais... laisse-moi du moins l'espoir de te retrouver... lorsqu'à force de privations et de travail... je pourrai te rendre ton fils !... »

Marie-Jeanne porta les mains à sa tête où tourbillonnaient toutes les phrases émuës qu'elle venait d'entendre.

On eût dit, à la voir chanceler, que, prise de vertige, elle allait tomber.

C'est qu'à ce moment elle était combattue par la volonté de rompre à tout jamais avec le mari qui n'avait pas su se montrer digne d'elle, et par un sentiment d'instinctive droiture.

Elle était descendue dans sa conscience et y avait entendu bruire cette voix intérieure qui conseille le vrai et le juste, même au prix d'une indulgence imméritée.

Elle se demandait où était son devoir et jusqu'où pouvait aller son droit de mère.

Et tremblante elle disait : « Ton devoir n'est pas de te venger cruellement en faisant souffrir à son tour... Tu n'as pas non plus le droit d'empêcher ce père de retrouver son enfant !... »

Alors cette femme qui avait pris la ferme résolution de rompre à tout jamais avec l'homme qui lui avait donné le droit de le haïr, cette femme qui gardait pour l'espoir de reprendre bientôt son fils, cette femme se laissa aller à la bonté de son cœur.

Et dans un élan de son âme, elle eut la bonne parole pour celui qui, à présent, elle n'en pouvait douter, partageait sa douleur et son désespoir.

Elle saisit le bras de Bertrand, et d'une voix qui tremblait elle prononça ces mots qu'attendait le coupable :

—Eh bien... eh bien !... Oui !... Je vous le dirai...

—Ah ! enfin ! exclama Bertrand en s'emparant des mains de sa femme, et en les serrant fiévreusement dans les siennes...

« Ah ! c'est bien ce que tu fais là, Marie ; c'est une bonne pensée qui t'est venue, et je t'en remercie... Je t'en remercie ! »

Mais Marie-Jeanne se déroba à l'étreinte de cet homme à qui elle ne pardonnait pas, auquel elle voulait seulement laisser la possibilité de racheter ses fautes.

—Bertrand, dit-elle, je consens à vous dire ce que vous me demandez ; mais souvenez-vous, ajouta-t-elle avec force, souvenez-vous que je ne vous reverrai... qu'avec lui... avec mon fils !...

—Oui, avec lui... c'est convenu !... Je te le promets, Marie... je t'en fais le serment devant Dieu !

Il leva la main, le bras tendu vers le ciel.

Puis s'adressant à sa femme :

—Tu peux parler à présent... Parle... parle, Marie-Jeanne ! Ce que tu vas me dire, Dieu l'entendra en même temps que moi !... Il me donnera le courage et me conservera la force, afin que je puisse bientôt tenir le serment que je t'ai fait.

« Parle, Marie... parle ! »

Appyani était maintenant tout aussi impatient, tout aussi pressé que Bertrand d'entendre ce qu'allait révéler sa femme.

Il s'approcha le plus possible de l'encoignure de la maison, de peur de perdre une seule des paroles qui allaient être prononcées.

—Eh bien, dit Marie-Jeanne, j'ai mis sur lui un papier où j'ai écrit son nom : Charles Bertrand.

Appyani répéta mentalement ce nom, afin de bien le graver dans sa mémoire.

—Bien ! prononça Bertrand. Après ?

Marie-Jeanne continua :

—J'ai placé près de lui mon anneau de mariage et la branche de buis bénit qui était au-dessus de son berceau.

—C'est tout ? demanda Bertrand.

—Oui, c'est tout ! répondit la pauvre femme en éclatant en sanglots, le front penché, les mains jointes et comme absorbée dans sa douleur.

Tout à coup elle releva la tête, et regardant son mari, elle lui dit avec fermeté :

—Maintenant, séparons-nous.

Et comme Bertrand ne bougeait pas, elle ajouta d'un ton d'inébranlable résolution :

—Vous allez partir de votre côté, moi du mien...

—Marie-Jeanne !... Mais... où iras-tu ?... Que vas-tu faire ?

—Je retourne chez moi ! Je travaillerai pour lui. Et le jour où vous reviendrez avec notre enfant, je serai encore l'honnête femme que j'ai toujours été !...

« Et à présent, adieu !... »

—Adieu, Marie-Jeanne... adieu ! répondit Bertrand en regardant s'éloigner sa femme.

Puis, élevant la voix :